

et un jour viendra où vous vous repentirez amèrement de votre maïserie

A dater de ce moment, sa manière d'être changea entièrement avec moi : je n'étais plus son élève favori, quoi que je fisse pour ne pas lui déplaire, je ne parvenais jamais à le contenter, à peine daignait-il me donner leçon, et, sans la complaisance de mes camarades qui me faisaient un peu travailler, je serais resté bien en arrière d'eux.

Quand je vis que je ne pouvais pas devenir un chanteur, je pensai à une autre profession, et je me mis à étudier la composition. J'avais découvert dans la bibliothèque de maître Reutter un traité de contre-point de Fux. Je me mis avec ardeur à travailler sur ce livre que j'avais d'abord peine à comprendre mais, petit à petit, mon intelligence s'est développée, et j'ai essayé d'écrire quelques morceaux que je n'ai jamais osé montrer à maître Reutter, mais je les ai quelquefois essayés avec mes camarades, et je vous assure que cela n'est pas trop mal, je vous les montrerai un de ces jours.

Cependant, il y a six mois, j'éprouvai plus de peine à chanter, ma voix s'enroua tout d'un coup, il me fut bientôt impossible d'atteindre les notes un peu élevées, et petit à petit je les perdus toutes. Je n'étais plus bon à rien. Hier, Reutter vint à moi, vers le soir

— Ce que je vous avais prédit est arrivé, me dit-il, votre belle voix est partie, maintenant, allez où bon vous semblera, j'ai fait pour vous tout ce que je pouvais faire.

Et, en disant ces mots il m'avait conduit vers la porte de la rue, où il me poussait par les épaules.

— Mais que voulez-vous que je devienne ? lui disais-je en pleurant.

— Tout ce que vous voudrez, me répondit-il ; il fallait m'écouter autrefois, à présent vous auriez 800 florins chaque année. Bonne chance ! Et la porte se referma sur moi. Il était nuit, je n'avais pas soupé, j'avais froid, ce qui j'avais de mieux à faire était de dormir. Vous savez la fin de mon histoire, qui, grâce à vous, ne s'est pas dénouée d'une manière trop défavorable.

Eh bien ! qu'en dites-vous ?

— Je pense, dit Spangler, que votre père a bien fait, que Reutter est un misérable, et que vous vous applaudirez un jour de n'avoir pas cédé à ses perfides conseils, maintenant, causons d'affaires, il faut tâcher de vous créer des ressources ; vous ferex comme moi, vous viendrez dans tous les orchestres où l'on m'appellera, c'est un florin que cela rapporte chaque fois, et j'ai de ces occasions-là au moins cinq ou six fois par mois, mes bénéfices seront les mêmes, et j'espère ne pas doubler ma dépense, ainsi, vous voyez que c'est encore moi qui serai votre obligé. Par exemple, nous n'aurons qu'un lit : il est un peu dur et un peu étroit ; mais on s'y accoutume bien vite. Je donne aussi quelques leçons ; pendant que je serai en ville, vous pourrez étudier et travailler tout à votre aise, et quand nous nous trouverons tous deux au logis, eh, bien !, nous ferons de la musique ensemble, nous essaierons vos compositions, mais, je vous en

préviens, mon pauvre ami, il ne faut pas fonder trop d'espérance de fortune là-dessus, vous gagnerez plus facilement de l'argent en exécutant la musique des autres qu'en en composant vous même ; mais rien ne vous empêchera de barbouiller du papier pour votre amusement et même pour le nôtre. Voyons, avez-vous là quelqu'un de vos essais ? Puisque nous n'avons rien de mieux à faire, faites-moi donc entendre quelque chose de vous.

Haydn tira un manuscrit de son petit paquet ! — Tenez, dit-il à son nouvel ami, voici une sonate de clavecin et violon. C'est une des premières choses que j'aie écrites, voulez-vous que nous la voyions ensemble ?

— Volontiers, répondit Spangler, et il alla tirer son violon de son étui.

Tout en accordant son instrument, il réfléchissait à la difficulté qu'il allait trouver à héberger son commensal. Pour ne pas l'humilier, il lui avait tout peint en beau, mais il y avait une grande différence de la réalité aux espérances qu'il lui avait fait concevoir. Il était fort douteux qu'on admit Haydn dans les orchestres ou l'on demandât Spangler, et il n'y avait pas à songer à lui procurer des leçons, inconnu comme il l'était, et d'ailleurs, quand même il en aurait trouvé, il lui aurait fallu des habits pour se présenter, et il était encore plus difficile de trouver un tailleur pour faire crédit, que des élèves pour prendre des leçons. Malgré ces réflexions peu rassurantes, le bon Spangler s'applaudissait de ce qu'il avait fait, il avait tiré de peine un artiste, un confrère, et il trouvait là récompense de sa bonne action en elle-même.

ADOLPHE ADAM.

(à continuer)

NOS ARTISTES CANADIENS AUX ETATS-UNIS.

Nous enrégistrons avec plaisir les nouvelles favorables que nous recevons sur le compte de nos compatriotes-artistes résidant aux Etats-Unis. La cause de l'art y aurait probablement gagné s'ils avaient rencontré en Canada l'encouragement et cette juste appréciation de leurs mérites artistiques qu'il leur a fallu aller chercher sur le sol étranger. Apart le regret que nous inspire cette réflexion, nous n'avons qu'à nous réjouir des succès qui couronnent les efforts et les talents de nos amis-artistes domiciliés aux Etats.

Une lettre, qu'adressait, ces jours derniers, à M. le Rédacteur de l'Ordre de cette ville, M. Gustave Smith (que plus d'une circonstance nous autorise à classer au nombre de nos compatriotes) nous apprend qu'après diverses tentatives plus ou moins infructueuses, dans différentes villes de l'Union, ce monsieur est parvenu à se créer, à la Nouvelle-Orléans, une excellente position artistique. Outre la charge d'organiste qu'il y remplit, à l'église des